

# LE PATRIOTE CANADIEN,

Journal Hebdomadaire, Politique, Historique, Littéraire & Industriel.

5 pour l'année.]

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR LUDGER DUVERNAU, EX-ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE DE LA MINERVE DE MONTREAL.

[Payables d'avance.

VOL. II.

BURGUNDY, VERNON, ENGLAND, JEUDI 20 JANVIER 1860.

37. 24.



## POESIE.

### NABUCHODONOSOR.

Passer dans la bûche est de mode,  
Prenez-y le sujet d'une ode.  
Je chante un Roi devenu barbu;  
Aux anciens le trône part neuf;  
Surtout la cour en fait aux sages,  
Et les batailles des jouteurs;  
Répétant sur leurs harnes d'or:  
Gloire à Nabuchodonosor!

Le roi bougle-t-il et vivent les curiosité!  
Sire, quittez ces regards intenses,  
Lui disaient les amis du feu;  
En Egypte vous seriez dieu;  
Pour fonder aux pieds le vulgaire,  
Homme ou bœuf, il n'importe gobe.  
Répétant sur nos harpes d'or:  
Gloire à Nabuchodonosor!

Le roi se fit à son étable;  
A sa manche il tenait table,  
Et crut régner en bavant bras;  
Les sots lui prétendaient cheveux gris.  
Qui lit dans une décharge,  
Qu'en fait il était Horace.  
Réflexions, &c.

Un journal écrit par des esclaves,  
Annonce qu'avec ses ministres  
Tel jour le roi a invité  
Sans dormir, qu'après un ballé,  
La cour s'écrit : O temps prospère!  
Ce n'est pas un roi, c'est un père.  
Réflexions, &c.

Il hume tout l'ensemblé des images,  
Mais passe un peu chez les hommes;  
Prêtres et croisés voguent d'un coup  
Rendre au peuple et à Dieu  
Même, si l'histoire en est crue,  
Le roi sanglant à leur charge.  
Réflexions, &c.

Le peuple indigné prend un malice  
D'autre espèce, pas peur-faire.  
Vite les courtisanes ingrates  
Du roi déchus font un bras gris,  
Et sans remords, le cœur même  
Se régalent tout le cadre.  
Réflexions, &c.

## LITTÉRATURE.

### LES CORPS FRANCS.

EPISODE DES GUERRES DE 1814.

I.

Lors de l'invasion des deux Bourgognes par les Autrichiens, la dernière année de campagne, une poignée de braves gens s'étaient ralliés dans les montagnes du Doubs et du Jura pour repousser l'ennemi des frontières, ou pour le détruire avant qu'il descendit dans la plaine. Les ressources qu'offrait l'inegalité du sol rempli de défilés, de gorges, de ravin et couvert de forêts profondes, permis à ces compagnies franches de se rendre très-redoutables et d'accomplir souvent des faits aussi merveilleux que cela que nous allons raconter, lequel serait incroyable si ses auteurs pour la plupart n'existaient encore, modestes cultivateurs dont la gloire n'a point dépassé le pied du Jura. Si la résistance de ces partisans armés de longues canardières au moyen desquelles ils se tenaient hors de la portée des fusils, invisibles et imprenables, eût été combinée en grand, nos frontières auraient été plus difficiles à percer. Trop grand tactique, trop habile à renier des masses, à calculer la victoire, l'empereur désignait ce moyen de défense que peut-être Hoche, le soldat vendéen, eût apprécié et pour cause.

L'Autriche sait le nombre d'officiers que lui a coûté son passage dans le Jura, car nos habiles chasseurs d'hommes choisissaient leurs victimes et savaient à merveille de métalliser une légion dans la privation de ses chefs, qu'ils abattaient à coup sûr, sans se montrer, ou bien en se laissant voir de très loin, perchés sur la crête d'une roche inaccessible. Parfois ils se laissaient pourchasser pour égarer leurs ennemis, et à l'aide des paysans de la contrée, ils leur tendaient des pièges fort curieux. Ces épisodes ne firent alors pas grand effet. Le malheur des temps était trop grand pour ne pas attirer l'attention publique sur la scène principale du drame dont le royaume était le triste théâtre. Ainsi, les exploits des compagnies franches ont laissé plus de souvenir en Allemagne qu'en France, où leur mémoire enfouie dans quelques hameaux, n'est exhumée qu'en faveur de quelques rares voyageurs. La se trouvent des hommes peu illustres, qui ont accompli de belles actions, et parmi eux le capitaine C... a merité une réputation aussi ro-

manesque que les Rob-Roy, les Fergus, les Lescoups et tous les Mohicans depuis le premier jusqu'au dernier.

Le capitaine C... qui vit enceste, était en 1814 l'officier de ces troupes amicales si souvent vaincues et vaincues jusqu'à la terre de morte sous leurs pas le sol français, d'où long-temps leur état venait la démolir. Tout en franchissant les monts, ils s'entendaient à chaque instant à être extermiés par l'armée impériale, dont ils demandaient la position à tous les paysans du chemin. Ces derniers répondirent enfin l'extinction de celle-ci n'empêtrait la route à deux. L'ours de l'infanterie et de leur conséquence de prendre une toute distorsion pour l'exterminer la steppe, et ces seigneurs condamnés sous les talons du capitaine C... Alors l'infanterie révélait tous les dos, pensant que ces derniers étaient destinés pour l'autre, dans un riege ; il cherchait à retrouver ces derniers, laissant au pied des chiens cinq ou six officiers modérément blessés un front ou un casque, et les villageois d'alentour, à la rencontre de ces cadavres, s'entre donnaient : « Le capitaine C... a passé par ici. »

Par une journée brumeuse de février, trois régiments d'infanterie austro-hongroise étaient en proie à des périodes et suivirent la route de Grosbois, se dirigeant vers Besançon, que les premiers bataillons ennemis avaient déjà bloquée.

Comme la vieille cité de Cœur et du Chêne, Quint soutenait le siège, les assaillants attendaient pour resserrer la place. L'arrivée de ces trois régiments d'arrières-extrême qui cherchaient leur chemin dans le brouillard et l'humidité, laissant en arrière des chiens cinq ou six officiers modérément blessés un front ou un casque, et les villageois d'alentour, à la rencontre de ces cadavres, s'entre donnaient : « Le capitaine C... a passé par ici. »

Ces troupes, à qui il restait onze lieues à faire, avaient pénétré sur le territoire par Jougne, par les vallées de Joux, et après s'être renseignés vers Pontarlier, elles avaient pris la route du Grosbois, chemin creux, impraticable, tourmenté et peu praticable au fond de l'hiver. Les trois régiments avaient déjà été hantés du haut des roches et descendaient forcés d'aller à petites journées, en utilisant avec précaution et en observant une sévère discipline.

Ils marchaient à vingt minutes de distance les uns des autres, et chacun d'eux traversait de temps en temps le sommet des monts ou du milieu des combes que faisait la route au bas des hautes, les autres bâts lliers, en ayant ou en arrière, dans un vallon ou sur une crête. On savait de la sorte jusqu'où gisent des troupes qui nous suivraient nous aussi si nous avions d'abord été défaits.

Après quatre heures de route, celle des trois régiments qui cherchaient la dernière étape au sommet d'une montagne qu'il avait fallu deux grandes heures pour doubler en passant des simoniacs bizarres, promenaient leurs regards en avant sur la contrebande alpine qui défilait.

Cette route se mourrait à perte de vue, l'infanterie, tourmentée comme du cocon, suspecta que ces régiments avaient dépassé au sommet des montagnes, et dressa sur toute la tête. Mais chose inexplicable, ce chef d'unité solitaire fut une facile victime au combat, et l'infanterie fut arrêtée par ces derniers, et ça et là des rapins au sombrissaient le paysage.

Vers quatre heures du soir, celle des trois régiments qui cherchaient la dernière étape au sommet d'une montagne qu'il avait fallu deux grandes heures pour doubler en passant des simoniacs bizarres, promenaient leurs regards en avant sur la contrebande alpine qui défilait.

Cette route se mourrait à perte de vue, l'infanterie, tourmentée comme du cocon, suspecta que ces régiments avaient dépassé au sommet des montagnes, et dressa sur toute la tête. Mais chose inexplicable, ce chef d'unité solitaire fut une facile victime au combat, et l'infanterie fut arrêtée par ces derniers, et ça et là des rapins au sombrissaient le paysage.

Ce deuxième avait dépassé sans laisser de traces, n'étant pas connu, il avait été solitaire sans aucun bruit entre deux régions, sans qu'il eût été démasqué, au moins immobile. Il fut le premier, il fut celui des trois régiments qui marchait le premier, fort étonné lui-même de la lenteur du deuxième.

Ce deuxième avait dépassé sans laisser de traces, n'étant pas connu, il avait été solitaire sans aucun bruit entre deux régions, sans qu'il eût été démasqué, au moins immobile. Il fut le premier, il fut celui des trois régiments qui marchait le premier, fort étonné lui-même de la lenteur du deuxième.

Ce deuxième avait dépassé sans laisser de traces, n'étant pas connu, il avait été solitaire sans aucun bruit entre deux régions, sans qu'il eût été démasqué, au moins immobile. Il fut le premier, il fut celui des trois régiments qui marchait le premier, fort étonné lui-même de la lenteur du deuxième.

Ce deuxième avait dépassé sans laisser de traces, n'étant pas connu, il avait été solitaire sans aucun bruit entre deux régions, sans qu'il eût été démasqué, au moins immobile. Il fut le premier, il fut celui des trois régiments qui marchait le premier, fort étonné lui-même de la lenteur du deuxième.

Ce deuxième avait dépassé sans laisser de traces, n'étant pas connu, il avait été solitaire sans aucun bruit entre deux régions, sans qu'il eût été démasqué, au moins immobile. Il fut le premier, il fut celui des trois régiments qui marchait le premier, fort étonné lui-même de la lenteur du deuxième.

cette bataille avait perdu le courage de marcher pour sauver des ennemis inutiles, et l'ennemi de nouvelles embauches dans l'espérance qu'il était content de passer la nuit.

Un million de ces militaires impétueux, en étrange d'une station violente, venaient d'une partie d'un vaste ordre sur lequel ne brillait aucun lampion, et qui devait contrôler ces derniers combattants d'un partage, condamnés d'essence de vin, gardés en silence prolongé. Les troupes féroces de son existence empêtraient les peaux de la déroute tout d'abord, et au moyen longtemps de l'heure de l'assaut, et de leur conséquence de prendre une toute distorsion pour l'extermination, et ces seigneurs condamnés sous les talons du capitaine C... Alors l'infanterie révélait tous les dos, pensant que ces derniers étaient destinés pour l'autre, dans un riege ; il cherchait à retrouver ces derniers, laissant au pied des chiens cinq ou six officiers modérément blessés un front ou un casque, et les villageois d'alentour, à la rencontre de ces cadavres, s'entre donnaient : « Le capitaine C... a passé par ici. »

Par une journée brumeuse de février, trois régiments d'infanterie austro-hongroise étaient en proie à des périodes et suivirent la route de Grosbois, se dirigeant vers Besançon, que les premiers bataillons ennemis avaient déjà bloquée.

Comme la vieille cité de Cœur et du Chêne, Quint soutenait le siège, les assaillants attendaient pour resserrer la place. L'arrivée de ces trois régiments d'arrières-extrême qui cherchaient leur chemin dans le brouillard et l'humidité, laissant en arrière des chiens cinq ou six officiers modérément blessés un front ou un casque, et les villageois d'alentour, à la rencontre de ces cadavres, s'entre donnaient : « Le capitaine C... a passé par ici. »

Ces troupes, à qui il restait onze lieues à faire, avaient pénétré sur le territoire par Jougne, par les vallées de Joux, et après s'être renseignés vers Pontarlier, elles avaient pris la route du Grosbois, chemin creux, impraticable, tourmenté et peu praticable au fond de l'hiver. Les trois régiments avaient déjà été hantés du haut des roches et descendaient forcés d'aller à petites journées, en utilisant avec précaution et en observant une sévère discipline.

Un régiment de la cavalerie française, qui défilait.

— Je suis de la Comté, répondit le capitaine C...

— Tu es passé bien, courageux ; si tu veux nous servir de garde, tu as lieu d'être fusillé, nous te faisons sergeant au service de l'Empereur François.

— Un régiment ne peut devenir une base.

— Qu'appelles-tu une base ?

— C'est un ouvrage plus gros que le bataillon.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— Comment se nomme le chef des bandits dans ta troupe ?

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.

— Mais je ne sais pas pourquoi vous l'appeliez.

— C'est trop connu pour que vous l'appeliez.